

TRADUIRE EN LANGUE FRANÇAISE EN 1830

Textes réunis par Christine Lombez

Artois Presses Université, 2012

ISBN 978-2-84832-135-6, ISSN 1285-9273, 214 p.

Daniela HĂISAN¹

Centrée sur l'année 1830, un moment charnière dans l'histoire de la France et de l'Europe, la collection de textes réunis par Christine Lombez restituée, sous le titre *Traduire en langue française en 1830*, la place que la traduction occupe parmi les facteurs régénérateurs et directeurs d'une culture. L'illustration reprise sur la couverture (Eugène Delacroix, *La liberté guidant le peuple*, 1830, Musée du Louvre) soutient, par une analogie graphique, le rôle crucial joué à l'époque par la pratique traduisante.

L'ouvrage, paru dans la collection « Traductologie », sous la direction de Michel Ballard et Lieven D'hulst, a été publié dans le cadre du projet ANR « Histoire des traductions en Langue Française » (HTLF) et rassemble les contributions présentées à l'occasion du colloque homonyme (« Traduire en langue française en 1830 ») qui s'est tenu à l'Université de Nantes les 13-15 novembre 2008.

L'Avant-Propos, signé par la coordinatrice du volume, Christine Lombez, répond avec pertinence à toute une série de questions concernant la thématique (des actes) du colloque dans une effusion de termes « techniques » tout à fait rafraîchissante : elle parle de *sondage*, *enquête(r)*, *production*, *phénomène* etc., ce qui donne l'impression d'une entreprise profondément marquée par la transdisciplinarité. Le choix d'une coupe chronologique et plus exactement de l'année 1830 est justifié par l'idée de renouveau (l'installation d'un nouveau régime en France — la Monarchie de Juillet —, l'allègement de la censure et une libéralisation des lois sur la presse) et de prospérité culturelle (la naissance de feuilles nouvelles, la remarquable floraison de traductions, de différentes langues et dans des domaines très hétérogènes etc.) qui s'y associe. Quant au corpus, les communications traitent aussi bien des traductions littéraires que des traductions plus «

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, daniella.haisan@gmail.com.

scientifiques » parues en français en (ou autour de) 1830. Ce qui intéresse sont les textes traduits *en langue française*, soit en France, soit dans les pays francophones frontaliers (tels la Suisse, la Belgique), ou dans certains pays européens (voire extra-européens) ayant eu des liens linguistiques avec la France.

Les auteurs des treize contributions qui composent le volume sont ordonnés alphabétiquement sauf Yves Chevrel car il signe un *Préambule* qu'il intitule *Traduire en France en 1830 : nouvelles préoccupations, nouvelles impulsions ?* (pp. 9-20) Ayant recours à la statistique et à d'autres outils bibliométriques qui permettent une approche quantitative, Yves Chevrel explique pourquoi l'année 1830 est une année de grande productivité littéraire et de vitalité créatrice et, en plus, une année des innovations, « peut-être non pas tant dans le domaine de la traduction à proprement parler que dans celui du contact avec des œuvres traduites. » (p. 13) Une simple évaluation numérique lui montre que, pendant la décennie 1826-1835, on traduit premièrement de l'anglais et de l'italien, qu'en 1830 deux littératures seulement, l'anglaise et l'italienne, figurent parmi les meilleures ventes françaises, et que l'écrivain étranger le plus lu était Walter Scott (pp. 12-13). Une analyse plus ciblée lui dévoile la contribution de trois universitaires (Claude Fauriel, François Villemain et Jean-Jacques Ampère) à inclure la littérature étrangère dans le patrimoine culturel français. Fauriel, traducteur de l'allemand, de l'italien et du grec moderne, fonde, en fait, en octobre 1830, la première chaire de « littérature étrangère ». Pour conclure, Yves Chevrel salue aussi l'apport indéniable de *La Revue des Deux Mondes* (qui fera d'ailleurs l'objet et le sujet de plusieurs communications du volume) dans la consolidation de l'ouverture à « l'étranger ». À son avis, 1830 en France signifie une année de nouvelles impulsions, de nouvelles questions, une année agitée, effervescente, mémorable.

Patrick Berthier offre une analyse extensive et approfondie de *La Revue britannique*, surtout par comparaison avec *La Revue des Deux Mondes* dans son article *Traductions des textes étrangers dans les périodiques français en 1830* (pp. 21-34). Le paradoxe de ce mensuel fourni, selon la mode du temps, d'un long sous-titre (« choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne, sur la littérature, les beaux-arts, les arts industriels, l'agriculture, la géographie, le commerce, l'économie politique, les finances, la législation etc. ») est que, bien qu'il y ait une rubrique de « Littérature », les textes envisagés sont le plus souvent non-littéraires, et les rubriques les plus

riches sont celles qui se focalisent sur les voyages et les mœurs, la statistique, l'économie, la médecine, l'histoire. Ce que Patrick Berthier se propose (et réussit) à démontrer, c'est de confirmer à quel point la presse est un « *répercuteur* d'influences et d'entrées étrangères, même si l'apport se compose plus d'informations statistiques et/ou pittoresques, que de ce que nous sommes convenus d'appeler *littérature* ». (p 34)

Partant de la lapalissade que les études de traduction sont une « interdiscipline », c'est-à-dire une discipline qui emprunte une partie de ses concepts et de ses méthodes à d'autres sciences humaines, telles que la linguistique, la sémiotique, les études littéraires, la sociologie, la psychologie ou encore les sciences de l'information, Lieven D'hulst vise une étude intégrée de *La traduction et les disciplines en 1830* (pp. 35-48). À cette occasion-là, il souligne le fait que « la notion de traduction est à traiter avec circonspection en 1830 (comme d'ailleurs en amont et en aval de cette date) : la page de titre ne permet pas toujours de l'identifier comme telle, soit qu'elle cherche à faire passer la traduction pour une œuvre originale (pseudo-originale), soit au contraire qu'elle fait passer une œuvre originale pour une traduction (pseudo-traduction), soit enfin – cas beaucoup plus fréquent – que la seule dénomination ne permet guère de la distinguer au plan formel des pratiques voisines que sont l'imitation, la traduction libre ou la version scolaire. » (p. 38)

L'enquête bibliographique qui suit apporte une autre conclusion surprenante : 1830 n'est pas une année assez faste sous l'aspect de la production traductive, si on la compare avec les années qui précèdent, cependant qu'elle dépasse de loin les trois années qui suivent. Selon D'hulst, ce sont les romans et les contes qui dominent le palmarès des disciplines, et l'auteur écossais Walter Scott qui se classe premier dans la galerie des auteurs (la totalité des titres scottiens étant pris en charge par deux traducteurs seulement, Albert Montémont et Auguste Defauconpret). L'article ne finit pas sans avoir identifié les tendances générales à partir de 1830 (p. 46) : le lent déclin des lettres classiques, l'émergence prudente d'une littérature nouvelle plus ou moins contemporaine, le glissement des genres littéraires aux genres non littéraires, la montée de la prose et de la prose mineure en particulier, surtout celle qui est destinée aux enfants et surtout la mise en place d'une nouvelle génération de traducteurs.

Si Françoise Genevray s'intéresse à *Ivan Khemnitser, fabuliste russe, traduit par Hippolyte Masolet (1830)* (pp. 49-58), Agnès Graceffa analyse *La*

traduction de la Römische Geschichte de Barthold Georg Niebuhr par P. A. de Golbéry : un projet original et une réalisation délicate (pp. 59-76). Les deux articles parlent de la postérité bien discrète et donc en quelques sorte injuste de deux traducteurs de l'époque qui traduisent du russe, respectivement de l'allemand vers le français – une réception précaire qui s'explique, du moins en partie, par l'éloignement géographique ou surtout social du traducteur.

C'est toujours du statut du traducteur que traitent la *Chronique d'un déclassement annoncé (1828-1836)* (pp. 77-92) de Rainier Grutman et l'article de Benoît Léger - *Une traductrice révolutionnaire en 1830 : Madame de Rochmondet* (pp. 109-117). Deux tendances contraires sont à souligner : d'une part la « professionnalisation » timide de la traduction, et, d'une autre, l'anonymat du traducteur et son statut subalterne dans la hiérarchie des lettres, une tendance redoublée par le fait que le couple habituel auteur-éditeur était remplacé de plus en plus par le couple traducteur-éditeur.

La question des langues classiques en traduction est débattue par Claudine Le Blanc (*Naissance de la littérature sanskrite en France : la traduction de Sakuntalâ de Kâlidâsa par Antoine-Léonard de Chézy en 1830*, pp. 93-108), Christine Lombez (*La traduction de la poésie grecque moderne dans l'anthologie des Poésies européennes de Léon Halévy (1830)*, pp. 119-135) et Frédéric Weinmann (*Ardente querelle autour des œuvres de Tacite en 1830*, pp. 189-202), qui y dégagent les facteurs de goût, de mode, idéologiques ou bien pédagogiques.

À remarquer aussi l'article de Jean-Yves Masson (*1830 chez les Cherbuliez, librairies-éditeurs genevois : la première traduction française de Kleist*, pp. 137-160) sur un autre aspect moins discuté de l'univers traductif, à savoir les éditeurs. Masson analyse le cas des Cherbuliez, une dynastie genevoise de libraires-éditeurs qui a donné à la Suisse depuis plus de deux siècles un grand nombre d'hommes et de femmes de lettres ou de responsables politiques (dont le plus connu d'entre eux fut Victor Cherbuliez, académicien français). En tant qu'éditeurs et parfois traducteurs, les Cherbuliez pratiquent le découpage du texte original, ce qui correspond certainement au désir d'un maximum de lisibilité, mais qui ne se traduit pas seulement par des décisions d'ordre typographique, mais également par de nombreux ajouts ou omission de détails, par une grande imprécision, par des simplifications abusives. L'auteur dénonce et vitupère l'incompétence des traducteurs, les mauvaises interprétations et les contresens acceptés par/chez les Cherbuliez.

Gabriel-Louis Moyal, avec sa *Traduction de l'histoire et histoire de la traduction : La France en 1829 et 1830 de Lady Morgan* (pp. 161-177) et Maria del Rosario Álvarez Rubio (*Images d'un mythe national espagnol dans la France de 1830 : Les Romances du Cid du Chevalier Regnard*, pp. 179-188) complètent le tableau synthétique de la pratique traductive des années 1830 tout en éprouvant sa pertinence et le fait qu'une telle analyse s'imposait.

Note :

Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature(s) francophones : histoire, réception et critique des traductions*, Contrat 133/27.10.2011.